

**I. Autour de la variation****1. La notion de variation sociolinguistique**

La variation sociolinguistique est un phénomène qui touche toutes les langues du monde. Nombre de variétés linguistiques coexistent au niveau de chaque communauté linguistique. Les études sociolinguistiques consacrées à cette thématique révèlent que les groupes linguistiques ne disposeraient pas d'une seule et unique façon de parler. Dans cette optique H. Boyer (2001 : 24) souligne « cette variation, loin d'être une dérive, un phénomène asystématique, est pour le sociolinguiste l'objet d'une approche susceptible d'en décrire la systématisme ». La langue offre donc la possibilité de dire la même chose de plusieurs façons en raison de l'impact de divers facteurs, notamment sociaux. Les langues « se transforment, se renouvellent, varient et s'enrichissent au fil du temps, dans les espaces où elles sont pratiquées, et au gré des situations de communication ». Si les langues changent, c'est principalement pour accompagner l'essor de nos sociétés.

Le concept de variation occupe une place centrale au sein de la sociolinguistique. Cette dernière privilégie l'étude des rapports entre sociétés et langues et considère la langue comme un objet hétérogène « en opposition avec la vision structurale des langues (Saussure) qui estime qu'il n'y a qu'une manière de dire ce que l'on veut dire ». Cette notion a été développée à la suite des travaux de William Labov, considéré comme le père fondateur de la sociolinguistique, pour décrire « les fonctionnements sociolinguistiques des variantes d'une même forme, d'un même phénomène (par exemple les réalisations d'un phonème, la variation d'une structure grammaticale, etc.) » (Boyer, 2001 : 19). Si la sociolinguistique s'est affirmée comme discipline scientifique dans les années 60, c'est essentiellement grâce aux recherches menées par William Labov sur l'anglais américain. Ses recherches ont montré qu'il existait plusieurs manières de parler l'anglais liées à plusieurs paramètres tels que la classe sociale, l'âge le sexe ...qui sont justement à l'origine de cette diversité à l'intérieur de l'anglais.

La tâche donc du sociolinguiste est de décrire les usages linguistiques en rapport avec des données extérieures ou extralinguistiques. Dans la même perspective, Marie-Christine Hazaël-Massieux écrit dans la partie de son cours consacré à la variation : « c'est le désir d'expliquer cette variation, de trouver les causes de chaque variété en rendant compte de toutes les données susceptibles d'être mises en relation avec les formes produites, qui a donné naissance à la sociolinguistique ».

**2. Quelques facteurs de la variation**

L'étude de la variation nécessite donc la prise en compte à la fois du contexte linguistique et discursif mais aussi et surtout de l'environnement social dans lequel les variantes linguistiques sont employées. Autrement dit, la variation dans la langue est déterminée par des paramètres extérieurs à la langue. Les sociolinguistes proposent plusieurs classements pour présenter la variation (externe). Nous adoptons ici celui de Boyer, qui distingue cinq facteurs de la variation :

## 2.1. Le facteur « géographique »

Si les locuteurs parlent différemment la langue c'est parce qu'ils n'occupent pas tous le même espace géographique. La prise en compte de ce paramètre permet de distinguer les variétés d'une même langue pratiquées dans diverses zones géographiques. On parlera alors de variation géographique (appelée également *variation diatonique*) quand « des locuteurs d'espaces géographiques différentes partagent la même communauté de langue présentent des réalisations phonétiques, syntaxiques et/ou lexico sémantiques différentes » (Sini, 2015 : 78). Ainsi, pour ce qui est de l'aire francophone par exemple, les locuteurs de France, du Canada, de Suisse, de Belgique, d'Algérie... n'ont pas tous le même accent, le même lexique et ils n'emploient pas toujours les mêmes formes grammaticales.

Il faut noter qu'au sein même de ces pays, plusieurs variétés peuvent être distinguées. Par exemple, au Canada, on peut distinguer le français acadien du français québécois. Au sein même de la province du Québec, plusieurs sous-variétés du français peuvent être mises en avant : variété montréalaise, variété gaspésienne, variété parlée dans la ville de Québec, etc.

La variation se manifeste donc aussi bien au niveau lexical, phonétique, que morphosyntaxique :

### a- Variation lexicale :

Elle permet de classer les usages linguistiques des locuteurs sur la base du lexique, c'est-à-dire des mots qu'ils utilisent. H. Boyer donne à cet égard un exemple tiré du livre « *Le français dans tous les sens* » d'Henriette Walter qui livre la carte de France du désignant familier d'un acte culinaire élémentaire : « remuer » / « tourner » / « touiller » / « fatiguer »... la salade (Walter, 1988 : 167). Et dans la France dite « méridionale », le matin on prend son « déjeuner », à midi on « dîne » et le soir on « soupe » alors qu'« au Nord de la Loire », selon l'expression consacrée, les mêmes séquences alimentaires sont désignées par : « petit déjeuner », « déjeuner », « dîner » (Boyer, 2001 : 24).

On remarque également que les mots employés en France ne sont pas forcément utilisés dans un pays comme le Canada. Par exemple, un locuteur québécois utilisera généralement le mot « cellulaire » tandis qu'un locuteur français parlera de « téléphone » ou de « Mobile ». En français québécois, certaines personnes emploient davantage le mot « party » pour parler de la « fête ».

Pour Chevillet<sup>1</sup> (1991, p. 21), la variation lexicale peut se manifester de quatre façons :

1) le même mot peut avoir un sens différent : par exemple, en français hexagonal, le terme « lunatique » réfère à une personne dont l'humeur change souvent, alors qu'en français québécois, le vocable renvoie à une personne qui est dans la lune, distraite et même carrément folle.

2) le même mot peut comporter un sens supplémentaire : par exemple, en français de France, « écoeurant » renvoie uniquement à quelque chose qui «

---

<sup>1</sup> Cité dans BIGOT, Davy et PAPEN, Robert, « Formation en linguistique variationniste », Publication Subventionnée par l'Université Ouverte des Humanités (UOH), Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche, France, 2014

écoëure », qui rend malade, alors qu'en français québécois, le vocable renvoie non seulement à quelque chose d'excellent, de génial, mais également à quelque chose qui rend malade.

3) le même mot peut ne pas avoir la même fréquence statistique : par exemple, en français hexagonal, un jeune locuteur désignera ses amis par le biais du mot « copain » qui existe également en français québécois, mais dont l'usage est nettement moins fréquent que le mot « chum ».

4) le même concept peut sous-tendre deux vocables différents : par exemple, en français de France, on utilise le mot « pastèque » alors qu'au Québec, on emploie « melon d'eau ». En France, une « liqueur » correspond à un alcool alors qu'au Québec, une « liqueur » correspond à un soda. Dans de tels cas, la variation lexicale peut donc poser des problèmes d'intelligibilité entre les locuteurs.

Le site internet [www.francaisdenosregions.com](http://www.francaisdenosregions.com), qui est un site entièrement consacré à la variation du français à travers les diverses régions du monde, recense un grand nombre de variations lexicales. On peut lire sur ce site plusieurs rapports d'enquêtes sociolinguistiques menées dans beaucoup de pays francophones en rapport avec les usages régionaux du français. Nous présentons ici les résultats obtenus à l'une des questions du sondage lancé au mois de mai 2015 et auquel plus de 10 000 personnes ont répondu. Les participants pouvaient choisir entre une dizaine de termes (serpillière chiffon, cinse, lave-pont, loque, panosse, etc.). Si le mot serpillière est arrivé en tête des sondages, confirmant que ce mot était connu et utilisé par tout le monde, d'autres réponses ont été choisies par les participants. Voici la carte obtenue après le dépouillement des réponses qui donne une idée de la manière dont ces mots se répartissent géographiquement :



**Figure 1** : Les dénominations de la « serpillière » en français régional, d'après les résultats de l'enquête menée par l'équipe le français de nos régions

On peut facilement remarquer que dans le Nord de la France, c'est le terme *wassingue*, emprunté au flamand *wassching* (« action de laver ») qui est le plus employé. A l'ouest, c'est plutôt le mot *cinse* (un mot qu'on utilisait en ancien français pour désigner un chiffon ou une guenille d'après le TLFi) qui est utilisé pour désigner la serpillière. En Normandie et dans la région de Perpignan), c'est le mot *la toile* qui est le plus employé, alors que le *torchon* est surtout présent à l'Est (Alsace-Lorraine). Dans la région PACA, on préfère le mot *pièce*, vraisemblablement un raccourci de « pièce à frotter » d'après le Dictionnaire des régionalismes de France. On remarquera enfin l'usage du mot *patte* en Franche-Comté et dans le Lyonnais, alors que dans le reste de la région Rhône-Alpes c'est la *panosse* qui l'emporte<sup>2</sup>.

#### b- Variation phonétique/phonologique :

La variation phonétique/phonologique est tout ce qui a trait à la prononciation ou à l'accent. Les locuteurs ne prononcent pas les mots de la langue de la même façon. Chaque variété de langue comporte des traits phonétiques qui lui sont propres. Ce sont ces traits qui permettent de « localiser un interlocuteur » (Boyer, 2001 : 26).

Dans une étude consacrée aux particularités phonétiques et phonologiques du français parlé en Europe et au Québec, Sonia Vaupot (2017) fait remarquer que la prononciation du français en Europe et au Québec n'est pas identique. Elle rapporte une série de cas de figure sur des oppositions vocaliques et consonantiques. Sonia Vaupot a évoqué dans un premier temps le cas des voyelles nasales en soulignant que contrairement au français parlé en Île-de-France (le français dit standard), en Belgique certaines voyelles nasales sont maintenues, notamment de l'opposition [ɛ̃]~[œ̃] : on distingue brin~brun. Pourtant, ces nasales sont de plus en plus proches du point de vue phonétique. En Suisse romande, on note également le maintien de l'opposition [ɛ̃]~[œ̃] dans les mots « fin » ou « parfum ». En outre, la nasale « en », prononcée [ɛ̃] en France (comme dans le mot « agenda »), se prononce [ɑ̃] en Suisse romande. Cette nasale possède pourtant un timbre différent de celui qui est utilisé notamment dans le nord de la France et ressemble plutôt au son [œ̃]. Les voyelles nasales, en français québécois, semblent moins nasalisées que celles du français standard. La voyelle nasale postérieure [ɑ̃] est souvent réalisée en français québécois comme une voyelle antérieure nasalisée [ã], parfois légèrement fermée en [æ̃]. La prononciation avec [ã] est majoritaire, les mots en [ɛ̃] sont surtout touchés par la fermeture, tandis que les mots en [ɑ̃] et ceux en [œ̃], prononcés [æ̃], sont les moins touchés (Vaupot, 2017 :333).

Dans la variété du français parlé au Québec, quand les consonnes /t/ et /d/ sont suivies de /i/, /y/, /j/ et /ɥ/ sont prononcés comme des consonnes

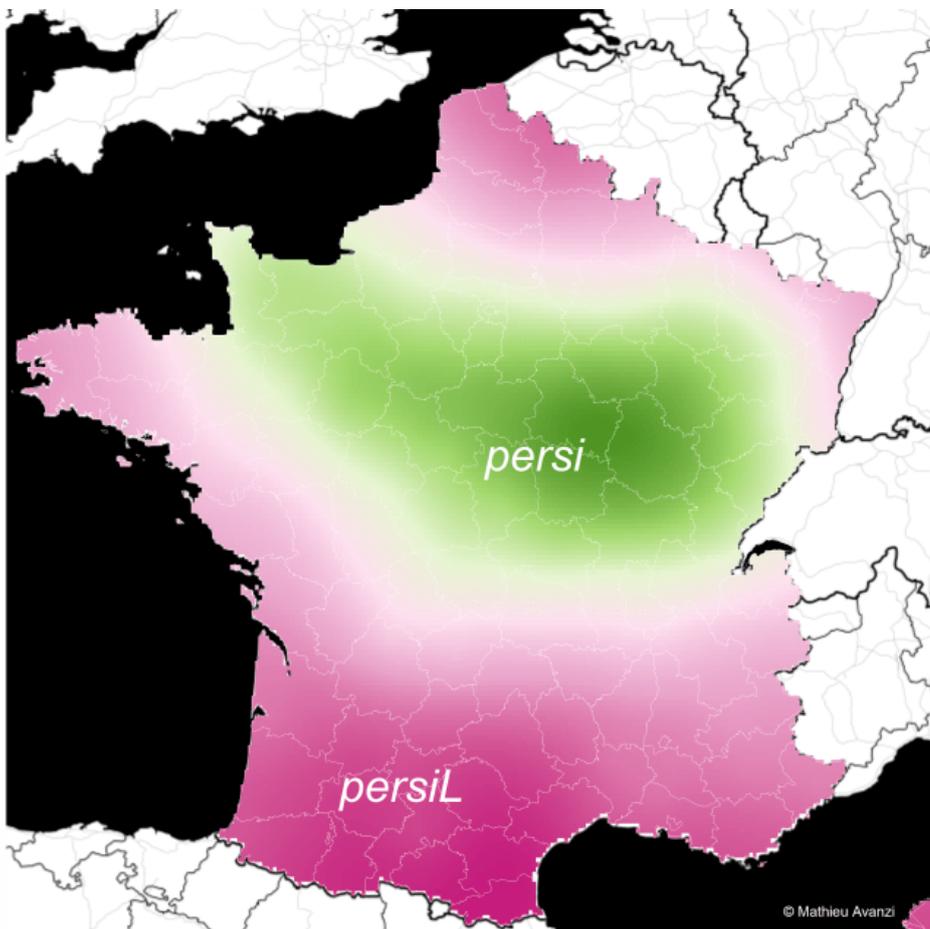
<sup>2</sup> Les autres résultats de cette enquête sont disponibles sur le site internet : [www.francaisdenosregions.com](http://www.francaisdenosregions.com).

affriquées. « tirer » se prononce [tʃiʁe], « moitié » se prononce [mwatʃje], « dîner » se prononce [dʒine] et « dieu » se prononce [dʒjø], etc.

Notons que la variation phonétique est remarquable au sein même du français hexagonal. H. Walter développe dans son livre « *La phonologie du français* » publié en 1977, l'opposition classique en France, concernant la prononciation, entre les locuteurs qui parlent pointu et ceux qui ont l'accent du midi :

« Si, dans une boutique de Nice, on entend quelqu'un demander du *lait* ou du *poulet* en prononçant un /ɛ/ ouvert, on dira qu'il « parle pointu » parce que les gens de la région sont surpris d'entendre un /ɛ/ ouvert là où ils prononceraient un /e/ fermé, comme dans les mots *thé* ou *épée*. Si la même scène se produit dans une boutique parisienne et qu'on entende quelqu'un demander du *lait* ou du *poulet* avec un /e/ fermé, on dira de celui qui vient de parler qu'il a « l'accent du Midi ». Dans les deux cas, le bon sens populaire aura su relever des différences dans le comportement linguistique des locuteurs et on voit qu'il n'est pas nécessaire d'être un spécialiste de la linguistique pour se rendre compte qu'il existe des différences entre les productions phoniques des usagers d'une même langue » (Walter, 1977 :7 cité dans Boyer, 2001 : 26).

L'équipe « *Français de nos régions* » a réalisé une vaste enquête sur la prononciation de certaines consonnes finales en français. Ils ont demandé aux enquêtés de dire s'ils prononcent le mot *persil* en faisant entendre la consonne /l/finale. Les résultats obtenus sont représentés sur la carte ci-dessus :



**Figure 2** : Aire de (non-)prononciation de la consonne finale du mot persil, d'après l'enquête *Français de nos régions*.

La carte ci-dessous montre que la prononciation du /l/ est majoritaire sur l'ensemble de l'Hexagone, la non-prononciation de cette consonne (zone en vert) ne s'étale que sur quelques départements du centre de l'Hexagone. Il existe un grand flottement dans la prononciation des consonnes finales de mots qui se terminent par la séquence -il. En France comme en Suisse, sourcil rime avec cil ; alors qu'en Belgique, on ne prononce pas la consonne finale de ce mot. Jusqu'au siècle dernier, il était courant de ne pas prononcer la consonne finale de mots comme nombril, baril, gril – habitude que l'on a conservée pour des mots comme outil ou fusil. Les Québécois sont de ce point de vue plus cohérents que les Européens. Outre-Atlantique, la non-prononciation du -l final dans les mots comme persil, sourcil, nombril ou baril est la règle (v. [www.francaisdenosregions.com](http://www.francaisdenosregions.com))

Nous concluons cette séquence par donner un autre exemple de la variation phonétique en France et qui concerne les deux articulations du phonème /r/. Le /R/ dit « roulé » est minoritaire, il se maintient uniquement dans des zones rurales. Partout ailleurs en France, c'est plutôt le /r/ parisien (appelé également «grasseyé») qui domine.

### c- Variation morphosyntaxique :

Sous l'impact de l'espace, la variation peut toucher également la morphosyntaxe (les formes d'accord, l'ordre des mots, etc.). Ce genre de variations est moins présent que les autres types de variation car la structure grammaticale est la chose la plus stable dans une langue. Il y a bel et bien une raison derrière ce que l'on peut appeler « régionalisme » ou « particularisme » grammaticaux. Dans cette perspective, Henri Boyer (2001 : 25) cite le dialectologue G. Tuailon qui soutient que « le régionalisme grammatical est vivace, parce qu'il n'est pas gratuit, il dit quelque chose que le français ordinaire ne dit pas ». Les deux chercheurs canadiens Davy Bigot et Robert Papen donnent un exemple concret de variation morphosyntaxique et qui concerne le déterminant « Tout ». Ils ont fait remarquer qu'en français canadien, il existe aussi l'emploi de « tous » et « tout » prononcés [tot] au lieu de [tɔs] et [tu], quel que soit le groupe grammatical qui les suit.

Ces oppositions entre le français dit « standard » et le français canadien sont clairement présentées par les deux chercheurs qu'on vient de citer dans le tableau ci-dessous :

Français standard	Français canadien (Québec)
j'ai fait tout [tu] mon travail	j'ai fait tout [tot] mon travail
j'ai fait tous [tu] mes travaux	j'ai fait tous [tot] mes travaux
mes travaux, je les ai tous [tɔs] faits	mes travaux, je les ai tous [tot] faits

**Tableau 1** : Les usages du déterminant « Tout » en français standard et canadien

Dans les pages qui suivent, les deux universitaires Davy Bigot et Robert Papen donnent un autre exemple de la variation syntaxique et qui concerne cette fois-ci les interrogatives directes. En français Québécois (et dans les autres variétés de français du Canada), les phrases interrogatives directes fermées peuvent se construire de plusieurs façons :

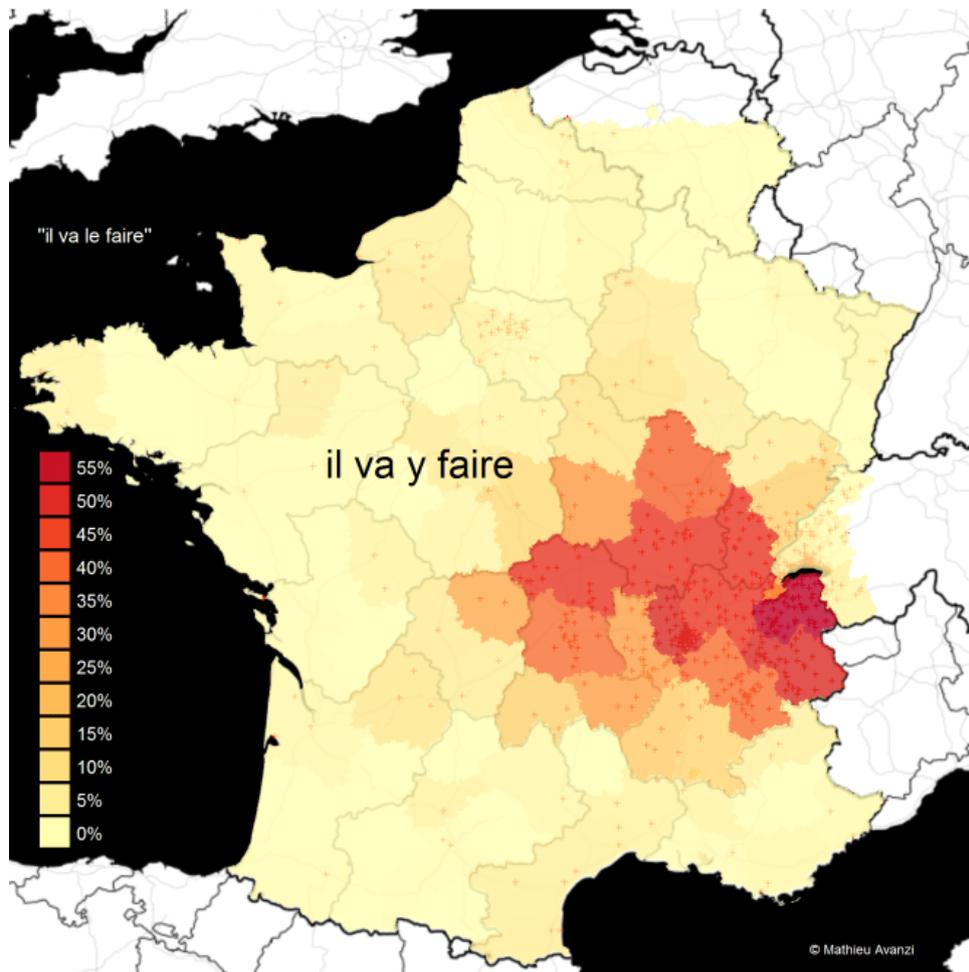
- 1) par inversion du sujet et du verbe comme dans « *Vient-il* au cinéma avec nous ce soir ? »;
- 2) avec « est-ce que » comme dans « *Est-ce qu'il* vient au cinéma avec nous ce soir ? » ;
- 3) par intonation comme dans « *Il vient* au cinéma avec nous ce soir ? » ;
- 4) par ajout de la particule interrogative « -tu » comme dans « *Il vient-tu* au cinéma avec nous ce soir ? ».

Pour Davy Bigot et Robert Papen (2014 :10 ), c'est bien l'agencement des éléments grammaticaux et donc la syntaxe des phrases qui varie. Dans certaines variantes, on a inversé l'ordre des mots, dans d'autres, on a ajouté un élément ou un groupe d'éléments avant ou après le verbe. Ces phrases « ne sont cependant pas construites avec les mêmes éléments grammaticaux et leur syntaxe diffère nettement. On soulignera que tout comme pour les interrogatives directes, un locuteur n'emploie pas ces constructions dans un même contexte. Leur utilisation dépend, notamment, de la situation de communication dans laquelle la personne se trouve » (Bigot et Papen, 2014 : 10).

Dans certaines régions de France, les particularismes grammaticaux sont vivaces. Dans une enquête menée par l'équipe « *Français de nos régions* »<sup>3</sup> sur le pronom « y » utilisé par les locuteurs de certaines régions en France dans des phrases comme : « je vais y faire » ; « je vais y prendre » ; « je vais y manger ? ». D'après les résultats de cette enquête, l'usage de pronom « y », souvent qualifié de « savoyard », de « dauphinois », de « lyonnais » ou de « bourguignon », couvre une aire géographique plutôt large, qui ne correspond pas tout à fait aux limites du domaine francoprovençal :

---

<sup>3</sup> Voir le site [www.francaisdenosregions.com](http://www.francaisdenosregions.com)



**Figure 3** : Répartition et vitalité du pronom « y neutre » selon l'enquête *le français de nos régions*

Contrairement à une opinion bien répandue, dans ces contextes, le pronom « *y* » ne remplace pas un complément d'objet indirect (comme il le ferait avec le verbe *aller*, p. ex. dans la phrase *j'y vais*), mais bien un complément d'objet direct. Ainsi, les phrases mentionnées ci-dessus, le pronom *y* remplace des compléments de type « quelque chose » ou « ça » (*je vais faire quelque chose, je vais prendre ça, je vais manger quelque chose/ça*), et non des compléments de type « à quelque chose » ou « à ça » (*je vais faire à quelque chose, je vais prendre à ça, je vais manger à quelque chose/ça*, où l'astérisque signale que l'énoncé est agrammatical). Dans ces régions, les gens n'utilisent pas le pronom *le*, comme en français standard (*je vais le faire, je vais le prendre, je vais le manger*) ? (v. [www.francaisdenosregions.com](http://www.francaisdenosregions.com))

Dans son ouvrage « *éléments de sociolinguistique* », H. Boyer (2001) emprunte à G. Tallion l'exemple suivant pour parler de la variation grammaticale : « ce qui t'es arrivé, j'y sais déjà : c'est ton frère qui m'y raconté ». Ce type de phrases ne sera pas entendu dans le sud-ouest de la France.

**Support élaboré par :**  
**Dr. BESSAI Bachir**  
**Maître de Conférences, Université de Béjaia**